





Orizons

Daniel Cohen éditeur

Profils d'un classique, une collection dirigée par Daniel Cohen

Profils d'un classique a pour vocation d'offrir au lecteur français, par voie de l'essai ou de l'œuvre plus personnelle, un éclairage nouveau sur des auteurs nationaux ou étrangers à qui la maturité littéraire et la renommée nationale confèrent le statut de « classique ». S'il est vrai qu'elle vise plus spécifiquement des auteurs contemporains, et en tout cas nés au XX^e siècle, elle pourrait s'ouvrir également à des auteurs plus anciens, nés au XIX^e siècle notamment, mais dont l'œuvre s'est déroulée, à cheval entre les deux siècles, soit par son retentissement, soit par sa cristallisation.

Claude Vigée a inauguré la collection avec *Mélancolie solaire*. L'ont suivi Raymond Espinose avec des textes sur Albert Cossery et Boris Vian, Georges Ziegelmeyer sur le Coréen Jo Jong-Nae, et, cerise sur le gâteau, André Gide, dont les poésies, tirées des *Cahiers d'André Walter*, illustrées par Christian Gardair, ont conféré à la collection une touche prestigieuse. Pour la dernière saison de 2009, sont prévus le texte de Didier Mansuy sur Marcel Jouhandeau, Hamid Fouladvind sur son ami Louis Aragon et à nouveau Claude Vigée avec un somptueux *L'extase et l'errance*. D'autres titres sont en préparation pour 2010.

ISBN : 978-2-296-08771-2

© Orizons, Paris, 2011





Je est un Juif, roman





Autres Œuvres

POÉSIE

- Notre amour est pour demain* (Pierre Seghers, 1951)
Au clair de l'amour (avec un dessin de Fernand Léger, Seghers, 1955)
D'une voix commune (dessins de Robert Lapoujade, Seghers, 1962)
L'Opéra de l'espace (N.R.F. Gallimard, 1963)
Arbre d'identité (Rougerie, 1976)
Un cantique pour Massada (Europe/poésie, 1976)
Table des éléments (Pierre Belfond, 1978)
Délogiques (Belfond, 1981)
Quarante polars en miniature (Rougerie, 1983)
La vie est un orchestre (Pierre Belfond, 1991) Prix Max Jacob 1992
Alphabase (Rougerie, 1992)
Fable Chine (avec des papiers froissés de Ladislav Kijno, Rougerie, 1996)
Géode (dessins de Jacques Clauzel, Ed.PHI, 1998)
Journal alternatif (acryliques de François Féret, Dumerchez, 2000)
L'Escalier des questions (lavis de Colette Deblé, L'Amourier, 2002)
Corps à réinventer (Ed. de la Différence, 2005)
La réalité d'à côté (Frontispice de Nicolas Rozier, L'Amourier, 2005)
La scène primitive (Ed. de la Différence, 2006)
Gestuaire des sports (dessins d'Alain Bar Le Temps des cerises, 2006)
À revoir, la mémoire, avec des collages de Ladislav Kijno, (Ed. PHI, 2006)
J'ai failli la perdre (Editions de la Différence, 2010)



Charles Dobzynski

Je est un Juif,
roman



Orizons

2011





à Henri Meschonnic. i.m.







1.

D'abord d'un arbre

Je suis né juif
en coup de vent.

Des broussailles s'écartaient
pour me voir paraître.

Je ne laissais pas de traces
sur la neige.

En ce temps-là
il n'y avait pas d'étoiles
le ciel était un ventre creux.

Je suis né en apnée
dans le sommeil du monde.

Des arbres me montraient leur paume
déjà trouée par la foudre.

Je suis né d'un arbre
puis d'une feuille
puis d'une nervure.

De plus en plus minuscule



j'avais tendance à m'éclipser
infirmes dans l'infime.

Mon nom tintait déjà
comme une clarine
au cou des chèvres.

Je n'avais pas de langue
je coulais de source
j'ourlais ma clairière.





2.

Juif pourquoi ?

Une rivière vint vers moi
les joues fardées de rouge
mais j'avais déjà oublié

son mot de passe.

Je devinais en chaque chose
un escalier
des marches qui se dérobaient.

On me demandait :
Juif pourquoi ?
Juif comment ?

Rien selon le sens commun.

Peut-être parce que
l'éternité tombait en ruines.

Sous la cendre
la braise de Dieu
continuait de rougeoier.

Je cherchais à me réchauffer



dans les pages
arrachées aux anciens livres.

Sans paupières
un buisson parfois recueillait
mes yeux privés de bercail.

Y avait-il dans le temps
un point d'ancrage
une crique d'après naufrage ?

De chaque instant
je brisais la coquille d'œuf
pour me répandre dans le blanc

sans réponse.



3.

L'école

Un jour j'entrais dans une école
où l'on étudiait
la logique des brebis.

Le maître m'invita
à dessiner un mouton de Panurge
puis à le tondre.

Avant d'être homme
on était animal
on traversait des fourrés

des épaisseurs effarées.

L'enfant n'avait pas de bouche
mais une bulle
où s'inscrivaient des vocables.

Un jour je rencontrais
un grand oiseau qui dans son bec
tenait mon village natal

pour l'emporter Dieu sait où.



J'essuyais les nuages
empoussiérés comme des vitres
qui ne laissent transparaître

aucune image.

Dans mon lit se succédaient
les pinces des judéanthropes
émergeant des cauchemars

des carapaces chitineuses.

On me mit sur le dos
une lourde prière
et l'on me dit *prends la route*

la boussole est en toi.



4.

Le feu du ciel

Je voyais passer d'autres juifs
l'échine ployée
sous le même fardeau :

un Dieu absent.

Une synagogue brûlée
défenestrés ses fidèles
effeuillait en l'air les pages
de son imploration

tout juif connaît son Oradour
qui peut s'appeler Kichinev.

Une torah flambait
comme une torche
dans un tabernacle immolé

la cendre est une imprimerie.

Prométhées sans promesse
les Juifs n'ont pas volé
le feu du ciel :



ils le portent dans leurs entrailles.

J'ai vécu longtemps
dans les lettres d'un alphabet
qui m'était étranger,

Je nageais entre les îles.

Le langage était noir
croc en dents de scie,
il fallait l'appivoiser,

emprunter d'abord son pelage.

La nuit je descendais
dans le cratère du langage
plus bas que l'eau dormante,

images résiduelles du miroir.

Être Juif est en soi
un paradigme d'excès
une extension exaspérée,

un superflu de la nature.

Il y a des gens qui vivent
dépourvus d'origine



ou devantant toute origine

leur cagoule est l'identité.

D'autres ne sont que des empreintes
la procession des pas
sur le chemin à inventer.

En avançant ils se créent.







5.

Un cheval juif

Un cheval juif
ça n'existe pas
pourtant j'en ai vu un.

Tête noire et crinière blanche
qui ne s'était pas enfui
d'une écurie de Chagall.

Cheval aveugle qui pleurait
paupières lourdes
de toutes les larmes du monde.

Hirsute échappé soudain du visible
peut-être de la Bible
ou d'une énigme du Zohar.

Il avait fléchi son allure
oublié son galop
et ne portait pour cavalier

qu'un maigre halo de lune.



Il ressemblait au portrait
d'un aïeul désolé
incarcéré dans les fissures

de son image.

Tressaillement des naseaux
et sous sa robe tremblante
une douleur insatiable.

La douleur qui est l'azote
des âmes tombées
d'un trou de l'ozone.

Le cheval ne se cabrait pas
face au destin déserté
il flairait les lointains.

Il humait dans l'herbe rêveuse
une rosée millénaire
l'histoire volée en éclats.

Le cheval traverse la nuit
sans la voir et puis il entre
dans le jour à son insu

comme on entre dans un miroir.